

Identités publiques et modèles démocratiques: regard sur la constitution des modernités politiques au sud-est européen (XIXe siècle)

Alexandrescu, Raluca

Veröffentlichungsversion / Published Version

Zeitschriftenartikel / journal article

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Alexandrescu, R. (2016). Identités publiques et modèles démocratiques: regard sur la constitution des modernités politiques au sud-est européen (XIXe siècle). *Studia Politica: Romanian Political Science Review*, XVI(4), 483-492. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-51830-8>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.de>

Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Commercial-NoDerivatives). For more information see:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0>

Identités publiques et modèles démocratiques

Regard sur la constitution des modernités politiques au sud-est européen (XIX^e siècle)

RALUCA ALEXANDRESCU

L'identité européenne se construit, hier comme aujourd'hui, autour de deux types de clivages engendrés à la veille du XIX^e siècle : il s'agit de la fraternité et du conflit. Les interprétations et les lectures de ces deux grands thèmes de la modernité démocratique donnent, à chaque fois, l'image d'une époque. Pour l'Europe centrale et orientale, le problème se pose dans ces termes à partir du début du XIX^e siècle, quand l'entrée en scène des nouveaux modes d'expression politique de la démocratie provoque des changements de paradigme surtout entre la première et la deuxième génération politique. L'agrégation civique, la lecture du politique à travers un troisième agent – la société civile –, l'incarnation du conflit dans des thématiques parfois ambivalentes, traduites soit par le concept de *tolérance* (souvent accompagné par un regard autocritique), soit par *l'antagonisme* (de classe, de race, religieux, de civilisation d'une manière plus générique) se retrouvent à l'origine de la création des systèmes politiques modernes.

La tolérance – concept forgé déjà à partir du XVI^e siècle – forme un premier pilier : « La capacité de se douter de soi-même, de renoncer – certes, dans le contexte d'une forte résistance – à l'autosuffisance et auto contentement représente l'essence même du développement de l'Europe en tant que force spirituelle »¹, délivrée des contraintes de l'ethnocentrisme et, d'une certaine manière, des complexes de supériorité, mais dominée aussi par ce besoin d'affirmer et de définir les valeurs culturelles uniques qui forment sa puissance authentique.

Les antagonismes peuvent être retracés dans un grand courant qui est celui du radicalisme, forgé notamment par les Lumières et par la Révolution intellectuelle (*Revolution of the Mind*) qui se produit au XVIII^e siècle. Selon certaines interprétations², Le Nouveau Régime repose en grande partie sur le

¹ Leszek Kolakowski, *Modernitatea sub un neobosit colimator*, trad. en roumain de Mihnea Gafița, Curtea Veche, București, 2007, p. 33 (la version française nous appartient).

² Il s'agit principalement de Jonathan Israel et de son école de Princeton. Les théories et la vision d'Israel sur la constitution du discours politique moderne dans la philosophie des Lumières sont réunis récemment dans plusieurs volumes dont: *Enlightenment Contested*.

philosophisme des Lumières, contrairement aux théories qui veulent accrédi-ter l'idée d'une base plutôt actioniste du changement. Les Lumières se placent parmi les plus puissantes expressions du pouvoir intellectuel – comme jamais peut-être dans l'histoire, une transformation de paradigme a, à son origine le, *philosophisme*. Cette influence était largement reconnue, dans l'admiration la plus enthousiaste ou, au contraire, dans la réprobation la plus sévère, par la première génération de penseurs politiques au XIX^e siècle, qui parlaient de l'expérience post-traumatique de la société française en termes de déconstruction des racines philosophiques du Nouveau Régime :

« Yet if very few grasped or engaged intellectually with the core ideas in question this did not alter the fact that fundamentally new ideas had shaped, nurtured, and propagated the newly insurgent popular rhetoric used in speeches and newspapers to arouse the people against tradition and authority »³.

La perception générale de la réalité révolutionnaire a changé surtout dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'introduction de la notion de lutte de classes par exemple a lentement effacé le rôle de la révolution de la pensée, en soulevant l'objection devenu lieu commun: la majorité agissante, dit-on, ne savait presque rien de ces livres et ne s'en souciait pas⁴. Au niveau de la rationalité agissante et positiviste de la seconde moitié du XIX^e siècle ceci est plausible même si la période en question subit une transformation symétrique en termes d'influence de la pensée sur l'action : l'influence décisive du scientisme sur les conceptions déterministes et positivistes des systèmes politiques clos est parfaitement visible. La conservation de l'énergie sociale et des mécanismes de transformation dans la dynamique politique subirait les mêmes contraintes que la conservation de l'énergie (Helmholtz, 1847) ou les lois de la thermodynamique⁵.

La première moitié du siècle se construit néanmoins dans une réaction, assumée ou non, devant l'héritage du philosophisme en général et de son versant radical, particulièrement :

« It was philosophers who were chiefly responsible for propagating the concepts of toleration, equality, democracy, republicanism, individual freedom, and liberty of expression and the press, the batch of ideas identified as the principal cause of the near overthrow of authority, tradition, monarchy, faith, and privilege. Hence, philosophers specifically had caused the revolution »⁶.

Philosophy, Modernity and the Emancipation of Man 1650-1752, Oxford, 2006 : *Democratic Enlightenment. Philosophy, Revolution and Human Rights*, Oxford, 2011.

³ Jonathan Israel, *Enlightenment Contested...*cit., p. vii.

⁴ *Ibidem*.

⁵ V.J.W. Buroww, *The Crisis of Reason. European Thought, 1848-1914*, Yale University Press, New Haven and London, 2000, pp. 34-42.

⁶ *Ibidem*.

Clivages et images préconçues dans le sud-est européen

La lecture de la démocratisation (ou de la modernisation, les termes vont, au moins pour cette période et cet espace géographique, de pair) du sud-est européen se construit sur des principes similaires, souvent en miroir. Les débuts sont difficiles, car souvent, la notion de conflit se traduit, aux yeux de l'Europe occidentale, dans un antagonisme entre la civilisation et la barbarie (le paradigme d'Ariel et Caliban)⁷ souvent nourri par des voix célèbres. Voici par exemple la description de Lamartine de l'Empire Ottoman dans un discours prononcé à la Chambre le 8 janvier 1834 :

« Grecs, Arabes, Arméniens, Bulgares, Juifs, Maronites, Druses, Métualis [*chiïtes*, n. n.], Serviens [*Serbes*, n. n.], vivant ça et là où le vent de la fortune les a poussés, sans pensée, sans affection, sans mœurs, sans lois, sans religion, sans patrie commune, aujourd'hui soumise, demain révoltées, des pachas que Constantinople envoie tour à tour pour subir ou infliger le supplice, sans autre mission que d'extorquer à ces populations les ressources précaires que leur travail opiniâtre a pu arracher, et pour refaire le désert autour d'eux; des bandes indisciplinées traversant sus le nom d'armée des provinces qui fuient à leur approche; des peuplades errantes, aujourd'hui ici, demain là, pour que la tyrannie ne sache où les prendre; des plaines sans charrues, des mers sans navires, des fleuves sans ponts, des terres sans possesseurs, des villages bâtis de boue et de claies, une capitale de bois; ruines et désolation de toutes parts: voilà l'empire ottoman »⁸.

Dans ce contexte, le modèle politique régional se définit soit par rapport à une conscience de la faiblesse et du retard (une des conséquences du voyage à l'ouest, dont les récits publiés font l'image en miroir des visions glauques sur l'est européen et sur l'orient), soit de l'admiration inconditionnée, en cohabitation permanente avec un fond de culture politique orientale.

En plus, la relation de la première génération du sud-est européen au XIX^e siècle avec le modèle occidental, d'amour et de frustration, passe à travers une autre relation tout aussi problématique, d'amour et de haine, avec l'héritage culturel de l'Orient. Tout en faisant intellectuellement partie de cet Orient qui est source d'identité tout aussi bien que de délégitimation culturelle (la culture de l'Orient est envisagée comme une entrave dans le chemin de la modernisation), les intellectuels roumains qui évoquent leur apprentissage du grec pour mieux démontrer leur besoin du français choisissent de faire connaître

⁷ Cf. François Dépelteau, Enio Passiani, Ricardo Mariano, « Ariel or Caliban? *The Civilizing Process and Its Critiques* », dans François Dépelteau, Tatiana Savoia Landini (dir.), *Norbert Elias and Social Theory*, Pallgrave Macmillan, New York, 2013, pp. 41-59.

⁸ Alphonse de Lamartine, « Sur l'Orient », discours prononcé à la Chambre des Députés le 8 janvier 1834, dans *La question d'Orient. Discours et articles politiques (1834-1861)*, édition établie, préfacée et annotée par Sophie Basch et Henry Laurens, André Versaille éditeur, Paris, 2011, pp. 96-97.

la culture française par des ouvrages ou des auteurs qui sont à leurs tour soit tout simplement attirés par l'Orient, soit même des pionniers de l'Orientalisme : un certain écrivain roumain (Ionică Tăutu) se fait la voix roumaine des *Ruines* de Volney, député aux États Généraux en 1789, journaliste, écrivain avait voyagé en Egypte et en Syrie en 1783 et il avait publié son *Voyage en Syrie et en Egypte* en 1787. Le cas de la pénétration des écrits de Volney dans la culture roumaine est exemplaire, et il n'est pas isolé. Tout un réseau de médiation de la culture politique est mis en place à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, par l'intermédiaire de l'enseignement, des manuels de vulgarisation de la philosophie politique occidentale. Il y aurait donc plusieurs étapes dans la construction d'un modèle de culture politique roumaine et sud-est européenne, qui passe à travers le refus de l'Orient mêlé à une étroite cohabitation avec ses héritages dans la pensée politique, ensemble avec l'accueil enthousiaste d'un Occident qui sillonne entre les vallons de l'orientalisme.

Il se peut que, dans ce cas, les fondements intellectuels du fameux conflit (trop chargé, d'ailleurs et trop schématisé) entre tradition et modernité dans la pensée politique de la seconde moitié du XIX^e siècle s'origine aussi dans ce va et vient initial.

Pour la Serbie, les études des dernières années parlent d'une modernité mise sous le signe de la « discontinuité »⁹, à cause de la soumission pluriséculaire à l'Empire ottoman. Les États médiévaux serbes sont au début du XIX^e siècle seulement un souvenir, qui est ravivé pour la première fois en 1804, dans une première insurrection contre les autorités ottomanes. Ceci annonce un travail de construction étatique de la Serbie moderne qui passe à travers des insurrections et des guerres, aboutissant, comme dans le cas de la Roumanie, avec le Traité de Berlin et le Traité de San Stefano, en 1878, quand la Serbie gagne son indépendance. La Serbie est au début du XIX^e siècle un pays agricole, qui ne possède pas de tissu urbain consistant et donc qui n'a pas une bourgeoisie au vrai sens du terme. Après l'insurrection de 1804, néanmoins, une transformation dans le régime de la propriété rurale est opérée, car les terrains agricoles ayant appartenu aux Turques sont rendus et partagés aux paysans serbes¹⁰. Mais à part l'agriculture, il y a un « retard technologique » et une limitation des exportations des produits, ce qui perpétue les « freins à la modernisation ». Dans le milieu urbain (6,1% du total de la population en 1834), les artisans sont organisés dans des associations closes qui ne stimulent pas la circulation des marchandises, en se limitant à un commerce local. Dans ce contexte, la formation des élites n'a pas eu comme source une bourgeoisie qui était de toute façon presqu'absente.

⁹ Ljubinka Trgovcevic, « La formazione dell'élite nazionale in Serbia, 1830-1914 », dans Marco Dogo, *Schegge d'impero, pezzi d'Europa. Balcani et Turchia fra continuità e mutamento 1804-1923*, Libreria Editrice Goriziana, Gorizia, 2006, pp. 101-120.

¹⁰ *Ibidem*, p. 100.

« La manière fondamentale de formation des élites fut la même que la construction des organes du gouvernement par conséquent des institutions démocratiques, dont les représentants avaient formé un groupe d'élite de pouvoir (*power elite*, en anglais dans le texte) administratif ou gouvernemental ». ¹¹

Ce qui fut néanmoins particulier pour la formation de l'élite serbe, c'était l'absence d'une structure de répartition héréditaire de pouvoir et d'influence, ce qui distingue, pour une fois, le cas roumain du cas serbe. Alors, la formation des élites à l'intérieur de cette dichotomie classique gouvernants-gouvernés n'a pris en compte que l'identité « insurrectionnelle » de l'autorité politique en place. L'élite politique était donc élite révolutionnaire, issue d'une société de nature égalitaire, ou du moins sans les disparités engendrées par l'existence d'une noblesse, grande propriétaire foncière, comme en Moldavie ou en Valachie. Dans ce sens, le modèle politique serbe fut, à sa création initiale, plus démocratique que celui moldo-valaque. La mobilité sociale des représentants des institutions politiques, ainsi que l'autoreproduction des élites et des sous élites ¹² (militaires, politiques) permettent l'apparition d'une première classe gouvernementale instruite, libérale d'orientation, groupée autour de la *Jeunesse serbe (Ujedinjena srpska omladina)* ¹³.

La concurrence des modèles

Pour former une élite, le facteur essentiel reste l'éducation, la logique est européenne a suivi d'ailleurs cette préoccupation. En Moldavie, en Valachie, en Bulgarie et en Serbie, le mouvement étudiant vers les universités européennes fut l'un des plus significatifs, ayant à faire à une logique d'acculturation ¹⁴ et non à une logique de migration. Ces étudiants commencent à être régulièrement financés par l'État serbe à partir de 1839 et le budget va prévoir de plus en plus de bourses d'études, en arrivant à des dizaines dans la seconde moitié du siècle. Les boursiers de l'État étaient obligés par le contrat de rentrer au pays et de travailler pour les institutions de l'État pour une période au moins double par rapport à la durée financée de leurs études ¹⁵. Comme on peut facilement le constater, comme dans le cas des étudiants roumains, la situation

¹¹ *Ibidem*, p. 103. La traduction de la citation nous appartient.

¹² Les catégories citées sont retrouvables dans l'ouvrage de Jacques Coenen-Huther, *Sociologie des élites*, Armand Colin, Paris, 2004.

¹³ *Ibidem*, p. 104.

¹⁴ Nous avons traité le sujet de l'acculturation et des influences de la modernité européenne, surtout française, en *Difficiles modernités. Rythmes et régimes conceptuels dans la pensée politique roumaine au XIX^e siècle*, Editura Universității din București, București, 2015, p. 221 et suiv.

¹⁵ Ljubinka Trgovcevic, « La formazione dell'élite nazionale in Serbia...cit. », p. 109.

présentait un double avantage : d'une part, les institutions de l'État bénéficiaient d'une expertise renforcée fournie par des fonctionnaires formés dans les universités européennes et d'autre part, les anciens étudiants n'avaient pas de soucis à se faire quant à leurs débouchés, une fois rentrés dans le pays.

La construction d'une identité individuelle politique passe à travers un travail collectif, par des institutions ou des groupes qui contribuent, à leur manière à la construction de ces identités politiques. Il serait d'ailleurs plus difficile, voire légèrement impossible, d'envisager ce travail en considérant l'individu séparément, car « tout homme en présuppose d'autres avant lui »¹⁶.

L'ensemble ainsi constitué par cette première génération d'intellectuels actifs dans l'espace public dans les années vingt du XIX^e siècle est vérifié, légitimé ou validé par rapport à une définition du modèle qui passe à travers ce que l'on pourrait appeler « la patrie des autres ». Dans cette période, la patrie des autres est forcément plus avancée, elle doit l'être ainsi pour être revendiquée comme modèle et comme objet du désir. Plus tard, dans la génération suivante, la patrie des autres devient l'égale: il s'agit d'une fratrie basée sur des valeurs communes, également partagées. Ensuite, dans la troisième vague de cette modernisation du XIX^e siècle, on passe lentement à un regard sur la patrie des autres qui a le mérite de garder les acquis du passé (mais ce n'est pas nécessairement du traditionalisme, car la référence est aux autres).

C'est aussi le peuple : cette fiction constitutive de l'ordre politique et de la communauté par la suite, qui dans l'espace roumain existe dans le narratif politique – conceptuel ou institutionnel – avant d'exister en tant que produit communautaire. Car ce travail sur la notion d'individu passe à travers celle des dichotomies du monde moderne – universel-particulier, par exemple¹⁷.

Le développement progressif de la notion d'individu dans la pensée du Nouveau Régime roumain est le résultat d'un travail qui s'opère sur le plan de la narrativité historique ou littéraire (la poésie intimiste de Barbu Mumuleanu), mais aussi sur le plan philosophico-politique : l'entrée dans les textes des auteurs de cette époque d'une philosophie propre au contrat et, dans un sens légèrement dénaturé, des Lumières est le point de début de ce que Norbert Elias appelle la « société des individus », qui serait le produit de la modernité, à partir du cogito cartésien :

« Descartes était le pionnier d'une tendance croissante à une nouvelle pondération de la perception de l'homme par lui-même, la prédominance de l'identité du moi étant progressivement remplacée par la prédominance de l'identité du moi sur l'identité du nous ».

¹⁶ Norbert Elias, *Du temps*, trad. de l'allemand par Michèle Hulin, Fayard, Paris, 1996, p. 25.

¹⁷ Yves Mény, Yves Surel, *Par le peuple, pour le peuple. Le populisme et les démocraties*, Fayard, Paris, 2000, p. 185.

Le travail sur le moi politique suit un trajet similaire, car dans le sillage de la révolution cartésienne, il y a eu un changement dans la manière de percevoir la place de l'individu par rapport au pouvoir politique et aux différents groupes dont il est censé faire part : « Le penseur pris individuellement se percevait lui-même – ou plus précisément, percevait sa pensée et sa ‘raison’ comme la seule chose réelle et indubitable »¹⁸.

Pour la Bulgarie, l'affirmation de l'État nouvellement créé a été précédée et accompagnée par un travail historiographique qui semble très similaire à l'effort déployé par les jeunes historiens roumains de la génération de 1848. Ceci devient plus évident en analysant le caractère « romantique » du rapport au passé proposé par les acteurs de la modernité bulgare, qui s'efforce de reconstituer une identité forgée sur l'antithèse présent-passé, sur un regard problématisé envers les héritages soit mythiques, soit misérables – selon les buts de l'évaluation historiographique – du passé.

L'immersion dans le temps se retrouve dans la logique historique de ces pays, intégrés dans un tissu général. Pour retrouver les propos de Norbert Elias¹⁹, ce tissu accompagne, d'une manière ou d'une autre, tout le travail de la modernité : individu, société et nature développent un rapport qui passe à travers la perception du temps, des modes de mesure du temps et des rythmes qu'une société veut ou peut adopter.

« À notre époque, on fait encore largement usage d'un appareil conceptuel qui trace une ligne de démarcation très nette entre les plans d'un intégration physique, social et individuel [...] L'individu paraît souvent se ressentir comme un être isolé face à la totalité de l'univers et se comporter en conséquence. De même, la société et la nature apparaissent comme des mondes séparés. Une réflexion sur le temps devrait permettre de corriger cette image d'un univers divisé en secteur hermétiquement clos, à condition que l'on reconnaisse l'imbrication mutuelle et l'interdépendance entre nature, société et individu ».²⁰

Conclusions

Sur le plan des grands concepts ou constructions politiques, les régimes de pouvoirs ou les projets institutionnels sont les révélateurs plus ou moins fidèles du rythme de changement. Ce qui est différent dans le Nouveau Régime, c'est justement le mode de changement et le rapport entre les étapes qui

¹⁸ Norbert Elias, « Les transformations de l'équilibre 'nous-je' » (1987), dans *La société des individus*, trad. de l'allemand par Jeanne Étoré, Avant-propos de Roger Chartier, Fayard, Paris, 1991, p. 209.

¹⁹ Norbert Elias, *Du temps*, cit., p. 21.

²⁰ *Ibidem*, p. 23.

précèdent, annoncent et suivent ces changements²¹. Les procédures discursives des élites bulgares à l'aube de la modernité seraient donc construites sur un moule, qui se retrouve au moins en partie dans le reste des États de l'est de l'Europe – la Serbie, la Roumanie, la Macédoine, la Grèce etc.²². Selon certaines interprétations, l'élite intellectuelle et politique bulgare se constitue en suivant des principes similaires à la Serbie, sur les fondements retrouvés d'une identité pré ottomane, voire médiévale²³.

Le temps serait mobilisé dans cette construction symbolique pour fonder et légitimer la production de l'identité doublement individuelle et nationale des jeunes nations : le récit historiographique orienté et subjectif participe consciemment au processus de construction du modèle politique :

« Pour faire comprendre le caractère symbolique du temps, il est peut-être utile de rappeler que la forme dominante de la communication humaine est celle qui s'effectue par le moyen des symboles sociaux [...] Ici encore apparaît une conception de l'homme qui place l'individu au centre et fait de la 'multiplicité' quelque chose de rapporté. À travers le concept de socialisation, on se représente la vie collective et ses contraintes comme quelque chose qui viendrait s'ajouter de l'extérieur à l'individu »²⁴.

Or, pour ce Nouveau Régime de l'est européen ou des Balkans, qu'il soit post phanariote, dans le cas des Principautés Roumaines, que ce soit post ottoman²⁵, dans le cas de la Serbie, Bulgarie ou autre, il y a sûrement une problématique liée à la construction des élites à travers le processus d'éducation, mais il y a aussi, à un niveau encore plus général, un besoin de réévaluation des rythmes du temps, de réinsertion dans un temps, dans une dynamique temporelle qui est celle du modèle occidental. C'est dans ce sens que les grandes théories des civilisations ont agi aussi sur l'espace roumain : qu'il s'agisse de grandes projections de Guizot ou autres, le XIX^e siècle rentre dans cette conception qui distribue le rôle dominant à une matrice civilisatrice. Le siècle suivant, les théories d'Elias ne vont que formaliser dans un langage propre aux sciences sociales ce modèle qui consiste en une notion unificatrice de la civilisation, comme moteur de la modernisation (position que est revisitée d'une

²¹ Hartmut Rosa, *Accélération : une critique sociale du temps*, trad. de l'allemand par Didier Renault, La Découverte, Paris, 2013, pp. 137-140.

²² Pour une analyse du discours historiographique bulgare et un rappel de ce qu'on considère comme révélateur pour l'analyse de cette époque dans la région, voire le « régime d'historicité », voir Martin Ivanov, « Indipendenza politica contro declino economico : l'esperienza bulgara, 1880-1910. Un'ipotesi di 'sviluppo senza la liberazione' », dans Marco Dogo (dir.), *Schegge d'impero, pezzi d'Europa. Balcani et Turchia...*cit., pp. 149-168.

²³ Cf. Elena Siupiu, « L'idée d'État dans les Balkans au XIX^e siècle. Le cas bulgare », *Bulgarian Historical Review*, no. 3-4, 2012, pp. 11-26.

²⁴ Norbert Elias, *Du temps*, cit., p. 23.

²⁵ Martin Ivanov, « Indipendenza politica contro declino economico...cit. », p. 166.

manière critique par certains auteurs²⁶, dans la perspective globaliste qui domine aujourd'hui dans les sciences sociales et pas seulement, à force des changements importants dans nos projections sur la définition du terme « civilisation »).

Comment pourrait-on esquisser alors le trajet d'une identité politique, individuelle ou collective, dans l'espace des Balkans à l'aube des nationalités, par rapport à l'irruption du modèle démocratique au XIX^e siècle et à ces agents (élites intellectuelles, associations, mouvements littéraires) ?

Il s'agit d'un parcours de violence symbolique et politique (qui traduit la notion de conflit), mais aussi d'une évaluation continue faite par rapport aux autres (la tolérance). Ce va et vient entre l'auto définition identitaire, souvent conflictuelle et la perspective sur les autres forme un ensemble de croyances qui se retrouvent ensuite dans la construction historiographique nationale. Une lecture des concepts liés à la construction identitaire et politique du sud-est européen dans cette première partie du XIX^e siècle doit être faite par rapport à un ensemble de croyances qui se reflètent dans la production d'un système de valeurs (la patrie, le patriotisme, la tradition), construites et transformées ensuite en réalités dites objectives²⁷ et reflétées par le concept matrice du siècle, la démocratie et qui façonne la structure des modèles politiques²⁸ roumains au cours de ce siècle. « Par ailleurs, l'influence des idées de la Révolution Française a été décisive pour le développement des nations balkaniques. »²⁹

Le temps fait irruption dans le discours au XIX^e siècle dans une double direction: d'une part, le discours historiographique légitimateur des historiens romantiques ou symbolistes comme les appelait Paul Bénichou³⁰, mais aussi dans ce regard temporel des autres, dans les récits de voyage ou tout simplement dans cette rhétorique liée à l'altérité conceptuelle ou identitaire.

Bien évidemment, cette problématique de l'identité publique moderne envisagée à travers la relation avec les pays des autres forge aussi le besoin d'un temps des autres, car le rapport au présent est différé en fonction de ces étapes :

²⁶ « It is true that Elias made distinctions between the developments of France, Great Britain and Germany. However [...] he proposed a general theory of 'civilizing processes'. In that respect, it is also true that Elias gave the impression that there is one 'civilizing' process, and in order to be 'civilized' a society would have to go through something similar to what happened in France and Great Britain ». (François Dépelteau, Enio Passiani, Ricardo Mariano, « Ariel or Caliban?...cit. », pp. 41-59.)

²⁷ Pour une discussion post-weberienne des concepts tels que valeurs, croyance, réalité objective – voir D.L. d'Avray dans *Rationalities in History, A Weberian Essay in Comparison*, Cambridge University Press, New York, 2010, p. 92 et suiv.

²⁸ Sur les définitions possibles du syntagme « modèle politique », voir Pierre Rosanvallon, *Le modèle politique français. La société civile contre le jacobinisme de 1789 jusqu'à nos jours*, Seuil, Paris, 2004, particulièrement pp. 29-37.

²⁹ Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, trad. de l'anglais par Rachel Bouyssou, Éditions de l'EHESS, Paris, 2011, p. 11.

³⁰ Paul Bénichou, *Le romantisme français*, vol. I, *Le sacre de l'écrivain. Le Temps des Prophètes*, Gallimard, Paris, 2004, p. 876 et suiv.

« L'irruption du temps présent dans le voyage marque l'intrication du temps et de l'espace dans l'esprit du voyageur : le lieu véritable est en fait le lieu rêvé, c'est le pays d'autrefois, celui qui existait avant la détestable intrusion du XIX^e siècle. [...] L'analyse de la modernité n'est donc pas seulement un *topos* signalant l'aptitude du voyageur à accueillir les changements, elle démontre en quelle mesure chacun est prêt à abandonner ses illusions. L'entrée dans le monde contemporain correspond ainsi au remplacement du périple désiré par un parcours qui n'est plus tout à fait un Voyage au sens où l'entend celui qui s'apprête à partir »³¹.

³¹ Nathalie Solomon, *Voyages et fantasmes de voyages à l'époque romantique*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2014, p. 229.